

**HONNEUR
À NOTRE ÉLUE**
DE
MARIE NDIAYE
MISE EN SCÈNE
FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

UNE PRODUCTION
LE QUAI CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL ANGERS PAYS DE LA LOIRE

CONTACT

NICOLAS ROUX délégué général, directeur adjoint
02 44 01 22 58 - 06 24 62 71 24 - nicolas.roux@lequai-angers.eu
PASCALE MICHEL chargée de production et des tournées
02 44 01 22 51 - pascale.michel@lequai-angers.eu

ISABELLE CARRÉ : NOTRE ÉLUE

Isabelle Carré suit une formation au cours Florent et à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du théâtre avant de s'illustrer dans de nombreux rôles au cinéma comme au théâtre. Isabelle Carré a déjà joué sous la direction de Frédéric Bélier-Garcia dans *Et la Nuit chante* de Jon Fosse au Théâtre du Rond-Point. Elle a joué récemment dans *Une femme à Berlin*, mise en scène de Tatiana Vialle (d'après un *Journal anonyme du 20 avril au 22 juin 1945*), spectacle coproduit par le Centre dramatique national Angers avec le Théâtre du Rond-Point.



HONNEUR À NOTRE ÉLUE

DE MARIE NDIAYE
MISE EN SCÈNE FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

GÉNÉRIQUE

de
Marie NDiaye

mise en scène
Frédéric Bélier-Garcia

avec
Isabelle Carré
Patrick Chesnais
Romain Cottard
Jan Hammenecker
Jean-Paul Muel
Chantal Neuwirth
deux enfants...
distribution en cours

collaboration artistique **Caroline Gonce**
scénographie **Chantal Thomas**
lumière **Roberto Venturi**
distribution en cours

Production
Le Quai Centre Dramatique National Angers
Pays de la Loire

Création en France

Ce texte est une commande d'écriture
du Deutsches Schauspielhaus Hamburg
à Marie NDiaye.

HONNEUR À NOTRE ÉLUE

AU DÉBUT

Une ville, un port.

La femme qui la dirige, Notre Éluë, soutenue par une large majorité de la population, est reconduite systématiquement depuis plus de dix ans. Son bilan est atter.

Aux dernières élections, elle a obtenu 17 398 voix, l'Opposant 2 101 voix.

L'Opposant lui-même est séduit par son adversaire, « Il faudrait que je devienne elle pour avoir en n ce qu'elle possède et qui me manque... Elle va tenir la mairie jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle en a assez. » L'Opposant est captivé « Avouez, mes amis, que son visage se substitue au vôtre quand vous voulez vous regarder dans le miroir ».

Capable, discrète, attentive, respectueuse de ses adversaires, imaginative : on pourrait oser dire que Notre Éluë a toutes les qualités qui honorent un dirigeant d'exception, mais elle reconnaît en son caractère une « part vaniteuse, arrogante, puérite ». Keller, Eva, jeune élue, ses partisans, lui portent un amour lucide, fondé, judicieux, responsable. Mais « jamais notre passion pour Notre Éluë ne nous aveugle ».

Notre Éluë a une vie de famille exemplaire, un mari, et des enfants bien élevés. Elle a dit à son époux que ses parents sont morts.



LE MOTIF

Dans cette nouvelle œuvre, Marie NDiaye prend pour motif le politique, ses jeux d'ombre et d'in uence, les manipulations des conseillers, les trahisons des entourages et les corruptions. Ainsi Keller trahira la con ance de Notre Éluë en vendant illégalement ses terrains privés. « Pour l'avantage de caresser une peau d'homme comme je les apprécie, soyeuse, rougissante, velue cependant », Eva trahira Notre Éluë pour entrer dans la vie de l'Opposant à qui le célibat nuisait politiquement.

Très subtilement, l'auteur interroge ce qui fascine ou éloigne dans une gure de dirigeant. Sa part de mystère, son charisme et aussi son opacité.



HONNEUR À NOTRE ÉLUE

LA TRAME

L'Opposant et son conseiller Sachs ont visionné à nouveau la séance Imée de leur défaite électorale, il y a trois ans et demi. Les nouvelles élections sont dans six mois. Leur obsession : vaincre en n !

Comment battre cette adversaire qui n'est pas née dans le pays, qui porte le nom de son mari, dont le nom de jeune lle est l'objet de questionnements jamais satisfaits : Müller, Zimmermann, Goldmann Schmidt ou encore Mertens... ?

Comment faire pour que L'Opposant puisse un jour gouverner la ville où il est né, lui ? Quelles stratégies ? Faut-il trouver « quelque chose de franchement dégueulasse à jeter dans les pattes » de Notre Éluë ? Il faut être les instruments d'un effondrement qu'elle aura provoqué, voire désiré elle-même.

Un soir au domicile familial, Notre Éluë et son mari sont en train de diner. On sonne. Le mari va ouvrir. Deux vieux, un homme et une femme, prétendent être les parents de Notre Éluë.

Douce, consentante, Notre Éluë installe les « deux arrivants » dans sa maison, les impose à sa famille. Au l des semaines, ils se révèlent vite vindicatifs et ordures. Le foyer devient un enfer, les enfants sont maltraités, le mari bafoué. Pire, munis d'un porte voix, les deux vieilles rosses vont accuser dans les rues de la ville Notre Éluë de toutes les infamies liales.

Face à la campagne de calomnies, Notre Éluë ne réagit pas, ne dit rien : « Comment prouver qu'on n'a pas fait ce genre de choses ? La diffamation est plus puissante que les dénégations. Souvent on s'enferme en protestant de son innocence. Et de quel droit irais-je af rmer que ces gens mentent ? Je ne sais pas. »



LE SECRET

Honneur à Notre Éluë est une pièce qui échappe au champ du rationnel. Un secret impur transpire, insidieux, incontrôlé, dans le personnage de Notre Éluë. Quelles aliénations, culpabilités, se cachent chez cette femme politique exemplaire ? Ce personnage qui disait ses parents morts, quel legs de honte et de dif culté à vivre porte-t-il pour imaginer accepter ces deux escrocs en place de mère et de père ?

Comme dans les romans de l'auteur, toute la pièce secrète une anxiété diffuse, le réalisme électoral se fait poreux aux pulsions enfouies, aux pouvoirs avortés, aux bribes incohérentes que la raison ne sait pas interpréter.

Comment déposséder du pouvoir une gure dont l'intégrité morale semble inaltérable ?

C'est l'enjeu et le moteur de cette pièce unique à la langue superbe.



ENTRETIEN

AVEC

FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE NOTTE

Vous avez monté *Hilda*, la première pièce de Marie NDiaye, comment, pour vous, son écriture a-t-elle évolué ? Jusqu'à *Honneur à notre élue* ?

Pour la suivre depuis toujours, après avoir mis en scène *Hilda*, puis *La Règle*, puis produit une pièce écrite avec Jean-Yves Cendrey *Toute vérité*, j'ai l'impression qu'elle avance des propositions à chaque fois radicalement différentes, sous l'étrange singularité et somptuosité de son style unique. Ici la pièce est très anarchique, les scènes ne relèvent pas du même style, les personnages ne parlent pas la même langue, et pourraient même appartenir à des genres théâtraux différents. Certains fouillent leurs sentiments, d'autres sont des porteurs d'invectives grossières. L'envoûtement et la fascination dans *Hilda* procédaient d'un principe d'étouffement par le discours, ici au contraire c'est la rarefaction d'une évidence qui crée l'énigme et le mystère.

Mais c'est toujours une langue qui creuse les mouvements sensitifs, psychiques, l'humain dans ses contradictions les plus intimes, dans ses appétits les plus cavernes, qui capte les maladies infectieuses de l'âme. Avec elle, la politique devient ce qu'elle est, une dramaturgie des chutes et relèvements individuels et collectifs. Un homme fautive, est chassé, et trahit ; une autre accepte de commettre ce qui le fait gagner mais l'anéantit ; une femme accepte une fautive qu'elle n'a pas commise. La plus grande force se transmue en vulnérabilité extrême. Dans cette pièce, l'auteur laisse percevoir les mouvements tectoniques humains à l'œuvre sous les lustres et cotillons des festivités électorales.

De quel bord est cette élue ? S'agit-il d'une question de bords ?

C'est une élue de bord de mer. Son identité politique se résume à son discernement et son intégrité. Elle peut être de tout bord, comme d'aucun. La pièce nous raconte une campagne électorale lors d'une joute municipale dans une ville moyenne, dans son humeur, elle me fait penser tout autant au cinéma de Robert Altman – à *Nashville* ou au *Mariage* par exemple – qu'à une nouvelle de Poe. C'est troublant jusqu'au rire, vertigineux jusqu'au burlesque, captivant.

Cette cité portuaire est à la lisière entre le réalisme et le fantastique, les êtres qui la peuplent frayent entre le réalisme de leur fonction et la fantaisie de leur comportement. Il y a une puissance de hantise et de grotesque fantastique enserrée dans le décorum captieux d'un fait divers républicain. L'Élue, L'Opposant, la traîtresse, le coupable, le vieux, la vieille, les enfants, les maris, sont de l'humanité drue devenue symbole.

S'agit-il d'un conte philosophique ?

Je pense que ça tiendrait plus d'un conte cruel et drolatique, comme en écrivaient Théophile Gautier ou Maupassant, que d'un conte philosophique à la Voltaire. Même si, comme lui, il ré-échet ou rêve le problème de l'existence du mal dans notre monde. Mais ce n'est pas un conte, mais une tragi-comédie chorale, contemporaine, fantastique ou loufoque sur le monde tel qu'il va. Ici, le mal est là parce que le bien est insupportable, et notre besoin de culpabilité empêche toute tranquillisation du monde, de l'affaire publique comme de nos destins personnels. La pièce présente, dans un récit rêveur, à la fois extravagant et quotidien, le champ des forces sourdes, magnétiques, souterraines, qui affolent et naufragent continuellement nos constructions raisonnables ou républicaines du (dit) vivre ensemble.

La figure de « Notre Élue » est une figure non corrompue : en cela, s'agit-il d'un conte fantastique ?

Imagine-t-on encore un politicien hors du champ de la corruption ?

Aujourd'hui tout le monde se glorifie de sa déception du politique. On se baptise « déçu » (et ça vaut du politique comme de la musique contemporaine ou du football) comme si cela vous grandissait de quelque façon. Et toutes les littératures journalistiques, humoristiques, dramatiques versent dans ce défouloir.

Honneur à notre élue prend à rebours la formulation attendue du problème politique. On ne part pas du postulat de la corruption, de la désillusion, de la déconvenue, mais de ce qu'il y a d'insoutenable dans l'intégrité.

Renverser le problème permet de voir ce qu'il y a de fondamentalement envoûtant dans la fautive. Qu'est-ce qui s'assouvit de nous-même là-dedans ? Il y a quelque chose d'irrationnel dans la corruption, sinon personne ne risquerait sa carrière, son honneur, son bonheur, son nom, pour une piscine à jet ou un abonnement de taxi, sachant très bien qu'il nira par tomber. Interroger intelligemment le politique, c'est peut-être ça, questionner notre besoin de culpabilité. Se demander s'il n'y a pas quelque chose de bien plus insupportable que la « pourriture », et qui est cela même qui nous fait y succomber. Quelque chose de pire qu'être coupable, qui est de ne pas l'être.

Qui condamnez-vous ? L'opposant ? Le peuple ?

Le théâtre qui condamne m'ennuie. Ici, les personnages (politiques, familles, peuple) paraissent comme des îlots de solitudes enchâssés (bien ou mal) dans un horizon collectif de campagne municipale. C'est comme un flux de destins qui rappelle notre ordre, nos désordres, notre capharnaüm ordinaire. Les personnages sont pris dans ce qu'ils tissent, entre trahisons, délations, calomnies... Ce théâtre-là m'intéresse parce qu'il est en sollicitude pour nos craintes, angoisses. Une question, notre question, notre « que faire dans ce monde ? », court, toute la pièce, mais elle est suspendue, ne se pose jamais. Elle grandit nos interrogations plutôt que se rassurer en jugement ou verdict.

Comment imaginez-vous le plateau ? Le jeu ?

Il y a dans ce texte un foisonnement de propositions théâtrales très séduisant. On va du rituel public – la représentation d'une soirée électorale – en passant par les coulisses du pouvoir (de son désir comme de sa vergogne), jusqu'au plus intime du familial, du domestique.

La ligne de base de la pièce oscille incessamment entre drôlerie et angoisse. Et là-dessus tous les personnages de la pièce (qui sont aussi toutes les gures de notre dramaturgie du politique) jouent leur partition virtuose : la traîtresse, le fautif, l'incorruptible, les enfants, les militants, peut-être la fanfare, etc. Il est 20h un dimanche soir d'élections, on connaît ce théâtre. Tout le monde est là, à quelque distance de sa victoire, de sa défaite. C'est le décorum si familier du rituel républicain, mais rejoué à cœur découvert.

Isabelle Carré est-elle votre Élue ?

Isabelle Carré incarne. Elle porte en elle la plus grande force qui est aussi une vulnérabilité extrême. Elle a en elle l'adulte et l'enfant, elle est comme ces deux jumelles à elle toute seule. C'est ce qui m'a fasciné à chaque fois que j'ai travaillé avec elle. Isabelle transforme le texte en expérience. Toute réplique devient une aventure où le personnage peut triompher ou s'effondrer à sa sortie. L'aplomb devient solitude, l'assurance crainte, la ténacité fragilité. En cela elle est totalement, tendrement, tragiquement l'Élue.

ENTRETIEN

AVEC

MARIE NDIAYE

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIENNE DARGE, LE MONDE

Marie NDiaye a une drôle de relation avec le théâtre. L'auteure de *Trois femmes puissantes* écrit des pièces – sept à ce jour – depuis plus de dix ans. Elle a été la première femme à entrer de son vivant au répertoire de la Comédie-Française, en 2003, à l'âge de 35 ans, avec *Papa doit manger*. Son rapport à cet art a longtemps semblé purement littéraire, tant elle se tient à distance de la "cuisine" théâtrale – les questions de représentation, de jeu, d'incarnation.

Qu'est-ce qui a motivé chez vous le désir de théâtre quand, en 1999, après plusieurs romans, vous avez écrit votre première pièce, *Hilda* ?

En fait, chacune de mes pièces est née d'une commande, passée par France Culture ou par des metteurs en scène. Sans cela, je ne sais pas si j'aurais écrit du théâtre. La commande m'aide, surtout si elle s'accompagne de contraintes. La contrainte entraîne l'imagination d'une situation.

Le théâtre est-il pour vous un terrain d'expérimentation formelle, qui vous permet d'aller plus loin que dans le roman ?

Oui. Un peu comme les livres pour enfants, que j'aime également beaucoup écrire, le théâtre permet de dire plus directement les choses. C'est une forme plus libre, plus ouverte que le roman, qui doit forcément faire un certain nombre de pages. C'est plus simple de se glisser dans cette forme-là.

Qu'est-ce qui est plus simple, le fait de faire l'économie de la narration ?

Oui, et l'économie de toutes sortes de choses dont parfois j'aimerais bien me passer, qui sont seulement utiles, mais qu'il est difficile d'éliminer : cela me plaît que le roman ait une unité, qu'il y ait des liens. Dans le théâtre, on peut se passer de ces liens informatifs.

Il n'y a aucune indication, aucune didascalie dans vos pièces. Vous ne vous projetez jamais dans la représentation ?

Non, ça se joue uniquement dans l'écriture, pour moi. Je ne visualise aucune scène, aucun comédien. J'aime bien l'idée que le metteur en scène en fasse ce qu'il veut. Je ne me vois pas imposer des images trop précises.

Est-ce que le théâtre vous permet d'aller plus nettement vers une forme d'abstraction dans la mise à nu des relations entre les personnages ?

Oui, c'est ce qui m'intéresse. Un certain type de relations entre les personnages semblerait faux, exagéré, excessif dans un roman, mais passe au théâtre, où on peut se permettre cette crudité parce qu'on y accepte de ne pas être dans la vraie vie. Alors que dans le roman ou au cinéma, on a besoin d'y croire. Au théâtre, on sait qu'on est dans un faux qui dit la vérité d'une autre manière, pas du tout réaliste.

Vous êtes une grande lectrice. Lisez-vous aussi beaucoup de théâtre ?

Oui, surtout du théâtre contemporain. J'aime beaucoup Jean-Luc Lagarce, ses histoires de famille, de relations compliquées, vues du point de vue d'un fils, le fils différent, instruit, qui revient dans sa province. Ces situations très concrètes, très réalistes, sont transcendées par une langue d'une beauté et d'une étrangeté incroyables. J'aime aussi certaines pièces de Lars Noren, et *Partage de midi* de Claudel, que j'ai lue et relue. Je n'aime que cette pièce de Claudel, les autres, je ne peux pas les lire. Et *Les Bonnes* de Genet. Ce qui m'intéresse, c'est le rapport entre ce qui est dit et la langue.

Que ressentez-vous à l'incarnation de vos textes ?

Un sentiment très étrange... Mais justement, c'est intéressant de voir comment l'oralité éprouve un texte, pour moi qui écris de manière totalement intérieure.

Vous n'êtes pas de ces auteurs qui écrivent de manière assez théâtrale, en se mettant dans la peau de leurs personnages...

Non ! je ne suis vraiment en rien actrice.

EXTRAITS

HONNEUR À NOTRE ÉLUE

DE MARIE NDIAYE

EXTRAIT 1

Fin de la projection.

SACHS – Ça me fait encore mal au cœur de voir ça.

L'OPPOSANT – Je te l'ai montré une nouvelle fois pour te faire comprendre que ce sera la dernière. Il est hors de question de revivre ça dans six mois.

SACHS – Mais on n'a progressé en rien. Depuis plus de trois ans on croupit au conseil municipal, toi et moi comme les deux seuls rescapés mal en point du naufrage, impuissants à peser sur quoi que ce soit, tandis que tout ce qu'elle résout, arbitre ou décide semble à tout le monde inspiré par une pensée toujours juste, une ré exion toujours exacte. Elle n'est jamais contredite, jamais critiquée. Quant à nous, on ne nous entend pas, on nous a oubliés.

L'OPPOSANT – Nous n'avons rien à attaquer, de toute façon. Tu sais bien que ce qu'elle propose nous paraît systématiquement fondé à nous aussi, même si nous ne l'avouons pas. Ce n'est pas sur ce plan que nous pourrions batailler.

SACHS – Je me creuse la tête pour essayer de trouver quelque chose de franchement dégueulasse à lui jeter dans les pattes mais, voilà, je ne trouve pas.

L'OPPOSANT – C'est pourquoi il faut ré échir différemment. Elle devra lutter contre elle-même. Elle devra avoir honte et renoncer. Tout doit venir d'elle seule. Nous ne devons être que les instruments très humbles d'un effondrement qu'elle aura provoqué, voire désiré elle-même. Sans vraiment le désirer, bien sûr, elle aime être ce qu'elle est, elle aime avoir réussi et contempler sereinement tout ce qui lui appartient en se rappelant qu'elle n'avait rien, qu'elle n'était rien. Ou si elle ne regarde jamais par-dessus son épaule ? Comment savoir ? Qui peut affirmer la connaître, cette femme qui a pris le nom de son mari et dont le nom de jeune fille est l'objet de questionnements jamais satisfaits ? Que puis-je savoir de ce qu'elle désire ? Est-ce qu'elle me connaît ? Est-ce qu'elle s'interroge à mon propos ?

SACHS – Avant de se marier elle s'appelait Müller. Il n'y a aucun mystère là-dessous.

L'OPPOSANT - J'ai entendu dire qu'elle s'appelait Goldmann.

SACHS – Pardon, tu fais erreur, c'est Müller.

L'OPPOSANT – D'autres affirment qu'elle s'appelait Zimmermann, Schmidt ou encore Mertens. Si nous voulions vraiment savoir, nous le pourrions, n'est-ce pas ?

EXTRAIT 2

Bureau de Notre Élu. Keller est devant elle. Notre Élu s'adresse à lui sans le regarder.

NOTRE ÉLUE – Non content de m'avoir trompée, tu cherches maintenant à me faire croire que tu t'es toujours comporté honnêtement envers moi et tu mélanges ainsi habilement les sentiments et tout le reste, qui n'y a aucune part, et tu voudrais refuser de me croire quand

j'ai rme ignorer que la holding de ta belle-famille est celle qui a acheté les terrains du port, ignorer que ta belle-famille s'était même constituée en holding, alors que ta stratégie reposait précisément sur ce fait, que tu connaissais fort bien, mon ignorance des affaires de ta belle-famille.

KELLER – La majorité du conseil a voté pour les rendre constructibles, ces terrains. Personne n'était dans le coup. Où est le problème ?

NOTRE ÉLUE – C'est une chose que tu aies trompé ton monde, c'en est une autre que je me sois laissé tromper. Je ne peux me le pardonner. Personne ne doit pouvoir m'abuser, pas même mes amis. J'ai manqué de vigilance, endormie par l'affection que j'avais pour toi alors que je m'étais promis de ne jamais me mé er de quiconque autant que de ceux que j'aime. Et voilà que, intraitable envers l'amour (chaque jour je m'oblige à douter de mes enfants, de mon époux !) je me suis laissée prendre à l'amitié dont je n'ai pas contrôlé toutes les paroles, soulevé tous les masques.

KELLER – Me persuader de démissionner du conseil municipal, me chasser de ton existence, oublier que nous étions amis.

NOTRE ÉLUE – Oui.

KELLER – Après toutes ces années, tu en serais capable ?
NOTRE ÉLUE – Oui. Seulement je ne le ferai pas et cela n'a rien à voir avec notre vieille amitié. C'est simplement qu'il me semble que je n'ai pas été à la hauteur de mon devoir. Je ne veux pas avoir l'impression que j'essaye de rattraper mon erreur en te congédiant ni que je fais en sorte de me venger de toi. Tu mérites, oui, d'être puni mais pas par moi. Alors, Keller, restons-en là.

EXTRAIT 3

Entre Notre Élu.

NOTRE ÉLUE – Excusez-moi, il ne fallait pas m'attendre, il est bien tard.

LA VIEILLE – Comment as-tu pu dire à ton mari que nous étions morts ? Quelle femme es-tu donc ?

NOTRE ÉLUE (au mari) – Je ne t'ai jamais menti. Tout ce que je t'ai dit était vrai à l'instant où je te l'ai dit.

LE MARI – Mais qu'est-ce qu'il faut que je comprenne, alors ? Et ces deux-là, pourquoi les recevoir chez nous, avec leur affreux langage, leur méchanceté, leur... leur...
NOTRE ÉLUE (douloureuse) – Je dois le faire. Je te demande d'essayer de me pardonner. (Aux vieux) Tout va bien ? Vous êtes à l'aise ? Vous devez avoir faim, il ne fallait pas m'attendre. J'ai eu tant à faire aujourd'hui. Je peux vous apporter un verre de vin ? Ce que certains n'ont pas eu, d'autres en profitent à leur place et ainsi tout est bien et les petites âmes sont apaisées, n'est-ce pas, celles qui ont enduré en silence. Je peux vous apporter des amandes salées ?

LE MARI – Qu'est-ce qu'il faut que je comprenne ?
NOTRE ÉLUE – Ne rien comprendre, tout pardonner.

MISE EN SCÈNE

FRÉDÉRIC BÉLIER-GARCIA



Après avoir étudié et enseigné la philosophie de 1991 à 1995, en France et aux États-Unis, Frédéric Bélier-Garcia devient conseiller artistique notamment à la Comédie-Française et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (CNSAD) auprès de divers metteurs en scène.

Il signe sa première mise en scène en 1999 sur une pièce de Max Frisch, *Biographie : un jeu*, avec François Berléand, Emmanuelle Devos, Eric Elmosnino. Suivront notamment *Un garçon impossible* de Petter S. Rosenlund à la Comédie-Française, *L'homme du hasard* de Yasmina Reza. Il crée ensuite la première pièce de Marie NDiaye, *Hilda* qui reçoit le Grand Prix du Syndicat de la Critique en 2002.

Avec sa compagnie Ariëtis, il monte notamment *Un message pour les cœurs brisés* de Gregory Motton au Théâtre de la Tempête (2000) et *Une nuit arabe* de Roland Schimmelpfennig au Théâtre du Rond-Point à Paris (2002), affirmant ainsi son goût pour le théâtre contemporain européen.

De janvier 2002 à décembre 2005, Frédéric Bélier-Garcia est metteur en scène associé au Théâtre National de Marseille-La Criée, où il alterne créations, ateliers de formation, interventions.

Il y produira des textes de Jon Fosse (*Et la nuit chante*), et de Schnitzler (*La Ronde*).

Il crée un opéra contemporain, *Verlaine Paul*, de George Bœuf et Franck Venaille, produit par l'Opéra de Marseille, conçu par le GMEM (Centre National de Création Musical).

Reprenant son indépendance, il créera en France *La chèvre ou qui est Sylvia ?* d'Edward Albee au Théâtre de la Madeleine, et *Dans la luge d'Arthur Schopenhauer* de Yasmina Reza à Théâtre Ouvert. Il est aussi auteur avec Emmanuel Bourdieu du *Mental de l'équipe*, dont il cosigne la mise en scène avec Denis Podalydès en 2007.

Parallèlement à cette activité, au cinéma, Frédéric Bélier-Garcia est coscénariste des films de Nicole Garcia, *Place Vendôme*, *L'Adversaire*, *Selon Charlie* (en sélection officielle au Festival de Cannes 2002 et 2006) et *Un balcon sur la mer*. Il a aussi travaillé avec Brigitte Rouan, Éric Rochant...

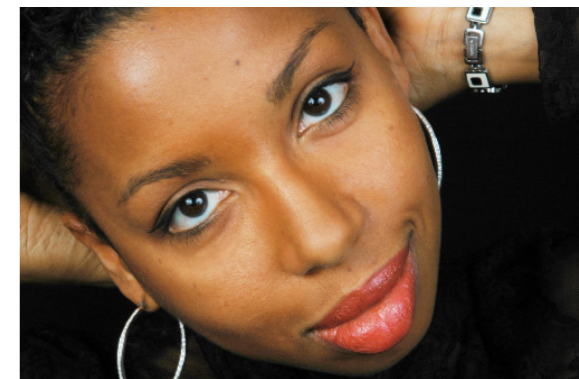
À l'opéra, la direction de l'Opéra de Marseille lui confie la mise en scène de *Don Giovanni* de Wolfgang Amadeus Mozart en 2005, puis *Lucia di Lammermoor* de Gaetano Donizetti à Lausanne. Il a mis en scène ensuite deux œuvres de Rossini *Le Comte Ory* et *Le Barbier de Séville*. Suivront *Le Directeur de Théâtre / Bastien et Bastienne* de Wolfgang Amadeus Mozart à Aix-en-Provence. En juillet 2009, il a mis en scène sous la direction musicale de Myung-Whun Chung & l'Orchestre de Radio France, *La Traviata* de Giuseppe Verdi aux Chorégies d'Orange. En juin 2016, il met en scène *Macbeth* de Giuseppe Verdi, à Marseille.

Fort de ce parcours, il est nommé le 1^{er} janvier 2007 directeur du Centre Dramatique National Pays de la Loire à Angers. Il y revisite des classiques comme *La cruche cassée* d'Heinrich Von Kleist, *Liliom* de Ferenc Molnár. Construit un cycle festif autour d'Hanokh Levin dont il monte deux comédies : *Yaacobi et Leidental* et *Yakich et Poupachée-Comédie crue*, puis, pour les enfants, *La princesse transformée en steak-frites* d'après Christian Oster, ainsi que *La Règle* de Marie NDiaye. En 2012, il monte *La Mouette* d'Anton Tchekhov, repris au Théâtre Nanterre-Amandiers en septembre-octobre 2014, puis en 2013, *Perplexe* de Marius von Mayenburg. En 2014, il crée à la Comédie-Française *Trahisons* de Harold Pinter, et à Angers *Les caprices de Marianne* d'Alfred de Musset. Cette saison, il crée *Chat en poche* de Georges Feydeau.

Le 1^{er} janvier 2015, Frédéric Bélier-Garcia est nommé à la direction du Quai. Le 1^{er} janvier 2016, le Nouveau Théâtre d'Angers devient Le Quai Centre dramatique national Angers Pays de la Loire.

AUTEUR

MARIE NDIAYE



Marie NDiaye est née à Pithiviers (France) le 4 juin 1967 d'un père d'origine sénégalaise et d'une mère française. Elle étudie la linguistique à la Sorbonne et obtient une bourse de l'Académie de France dont elle est pensionnaire pendant un an à la Villa Médicis à Rome.

Elle commence à écrire vers l'âge de 12-13 ans et publie son premier ouvrage à l'âge de 18 ans. Elle reçoit le Prix Fémina en 2001 pour son ouvrage *Rosie Carpe* et sa pièce *Papa doit manger* entre au répertoire de la Comédie-Française. Son roman *Trois femmes puissantes*, (éditions Gallimard) a reçu le prix Goncourt en 2009.

Elle est l'épouse de l'écrivain Jean-Yves Cendrey, avec lequel elle s'installe à Berlin en 2007. Ils ont écrit un ensemble de trois pièces de théâtre intitulé *Puzzle* en 2007.

Son écriture ne cesse de se développer entre œuvres romanesques et théâtrales. Elle a également co-écrit le scénario du film *White Material* de Claire Denis (2009).

Depuis 2000, ses pièces sont régulièrement mises en scène : *Hilda* créée par Frédéric Bélier-Garcia (2002), puis par Christophe Perton (2005) et par Carey Perloff au 59E59 Theater de New York (2005) ; *Providence* par Marc Lichens (2001) ; *Papa doit manger*, entrée au répertoire de la Comédie-Française dans la mise en scène d'André Engel (2003) ; *Rien d'humain*, créée par Olivier Werner (2004), puis sous le titre, *Nothing Human*, au New York Theatre Workshop par Christophe Perton (2010) ; *Les Serpents* par Georges Guerreiro (2005) ; *Toute vérité*, co-écrite avec Jean-Yves Cendrey, par Caroline Goncse en 2009. *Die Dichte*, performance conçue par Denis Cointe, où Marie NDiaye en scène raconte Berlin, est présentée au Théâtre national de Bordeaux en mars 2011. *Te craindre en ton absence*, premier opéra sur un texte inédit de Marie NDiaye, est créé par Georges Lavaudant en 2014.

ROMANS JEUNESSE

La diablesse et son enfant, illustration Nadja - École des loisirs, 2000.

Les paradis de Prunelle, illustration Pierre Mornet - Albin Michel Jeunesse, 2003.

Le souhait, illustration Alice Charbin - École des loisirs, 2005.

ŒUVRES, ROMANS ET NOUVELLES

Quant au riche avenir - Minuit, 1985.

Comédie classique - P.O.L., 1988.

La femme changée en bûche - Minuit, 1989.

En famille - Minuit, 1991.

Un temps de saison - Minuit, 1994.

La Sorcière - Minuit, 1996.

La naufragée - Flohic, 1999.

Rosie Carpe - Minuit, Prix Fémina 2001.

Tous mes amis, nouvelles - Minuit, 2004.

Autoportrait en vert - Mercure de France, 2005.

Mon cœur à l'étroit - Gallimard, 2007.

Trois femmes puissantes - Gallimard, 2009.

Y penser sans cesse - Photographies de Denis Cointe, L'Arbre vengeur, 2011.

Ladivine - Gallimard, 2013.

THÉÂTRE

Hilda - Minuit, 1999.

Papa doit manger - Minuit, 2003.

Rien d'humain - Les Solitaires Intempestifs, 2004.

Les serpents - Minuit, 2004.

Providence - in Jean-Yves Cendrey et Marie NDiaye, *Puzzle*, Gallimard, 2007.

Toute vérité - (avec Jean-Yves Cendrey) in Jean-Yves Cendrey et Marie NDiaye, *Puzzle*, Gallimard, 2007.

Les Grandes Personnes - Gallimard, 2011.

COMÉDIENS

ISABELLE CARRÉ



Isabelle Carré suit une formation au cours Florent et à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du théâtre avant de s'illustrer dans de nombreux rôles au cinéma comme au théâtre. Sur grand écran, elle travaille notamment sous la direction d'Alain Resnais, Pascal Thomas, Noémie Lvovsky, Christian Vincent, Bertrand Tavernier, Zabou Breitman, François Ozon... Dernièrement, on la retrouve dans *Du goudron et des plumes* de Pascal Rabaté, *Marie Heurtin* de Jean-Pierre Améris, *Respire* de Mélanie Laurent, *21 nuits avec Pattie* d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu, *Ange et Gabrielle* d'Anne Gifféri, *Le cœur régulier* de Vanja d'Alcantara, *Paris Willoughby* de Quentin Reynaud et Arnaud Delaire, *Comment j'ai rencontré mon père* de Maxime Motte.

Elle a reçu de nombreuses récompenses, notamment en 1998 le prix Romy Schneider pour *La Femme défendue* de Philippe Harel, en 2003 le César de la Meilleure Actrice pour *Se souvenir des belles choses* de Zabou Breitman.

Au théâtre, elle joue sous la direction de Françoise Petit, Jacques Rosny, Jean-Luc Boutté, Jean-Pierre Vincent, Pierre Franck, Jean-Claude Brial, Franck Hoffmann, Marcel Maréchal, Jorge Lavelli, Didier Long, Irina Brook, Dominique Pitoiset, André Engel, Nicole Aubry. Plus récemment, on a pu la voir dans *Blanc* d'Emmanuelle Marie, mise en scène de Zabou Breitman, *La Soupe de Kafka* de Mark Crick, mise en scène de Brice Cauvin, *Un garçon impossible* de Petter S. Rosenlund mise en scène de Jean-Michel Ribes, *Une femme à Berlin*, texte et mise en scène de Tatiana Vialle, *Pensées secrètes* de David Lodge, mise en scène de Christophe Lidon. En 2015 pour sa première mise en scène, elle a créé *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites* de Paul Zindel au Théâtre de l'Atelier.

Elle a reçu en 1999 le Molière de la Meilleure Comédienne pour *Résonances* de Katherine Burger, mise en scène d'Irina Brook, et en 2004, le Molière de la Meilleure Comédienne pour *L'Hiver sous la table* de Roland Topor, mise en scène de Zabou Breitman.

Elle a joué sous la direction de Frédéric Bélier-Garcia dans *Et la nuit chante* de Bob Fosse. Le Quai a déjà accueilli Isabelle Carré pour *Un garçon impossible* de Petter S. Rosenlund, mis en scène par Jean-Michel Ribes en 2009 et *Une femme à Berlin*, mise en scène de Tatiana Vialle en 2010.

PATRICK CHESNAIS



Il entre au Conservatoire d'Art Dramatique, où il obtient en 1968 un prix en comédie.

Il apparaît pour la première fois à l'écran en 1974 dans *Les naufrages de l'île de la tortue* de Jacques Rozier

aux côtés de Pierre Richard et Jacques Villeret.

Il obtient son premier rôle conséquent grâce à Michel Deville pour *La lectrice*, où il joue avec Miou Miou. Ce film lui permet d'obtenir une reconnaissance publique et le César du Meilleur acteur dans un second rôle.

En 1988, il tourne dans *Les années sandwichs* de Pierre Boutron, en 1989 il est à l'affiche du film *Les cigognes n'en font qu'à leur tête* de Didier Kaminka, et puis de *Pas d'amour sans amour* de Evelyne Dress en 1992.

Il est aux côtés de l'actrice almodovarienne, Carmen Maura, dans *Le ventre de Juliette* de Martin Provost, où nous suivons le parcours d'une femme enceinte.

Il contribue également au projet du petit boxeur nerveux de *Casablanca Driver* de Maurice Barthélémy (2004), où il interprète un journaliste.

En 2005, il cumule les rôles avec *Je ne suis pas là pour être aimé* de Stéphane Brizé, pour lequel il est nommé pour le César du meilleur second rôle, *J'irai cracher sur vos tongs* de Michel Toesca et *Tu vas rire mais je te quitte* de Philippe Harel.

L'année 2006 semble déjà être fructueuse pour Patrick Chesnais, il joue avec le quatuor Alexandra Lamy, Mélanie Doutey, Gilles Lellouche et Julien Boisselier, pour *On va s'aimer* d'Ivan Calbérac. Il est également à l'affiche de *J'invente rien* de Michel Leclerc avec Kad Mérad, Elsa Zylberstein et Claude Brasseur. Il est aussi le parrain de la Fête du Cinéma en juin 2006. Mais 2006 est aussi une année tragique, puisque son fils meurt dans un accident de voiture. Patrick Chesnais écrit alors *Il est où Ferdinand ?*, dans lequel il tente de raconter sa vie après ce décès.

En 2008, il est tête d'affiche du film *Une chanson dans la tête*, du réalisateur libanais Hani Tamba. Il forme aussi un vieux couple improbable avec Daniel Prévost dans *Home Sweet Home*.

Entre 2009 et 2011, il est à l'affiche de nombreux films comme *Le code a changé*, *Quelque chose à te dire*, *Toutes les filles pleurent*, *600 kilos d'or pur* et *Tu seras mon fils*.

En 2013, il tourne sous l'œil avisé de Jean Becker dans une comédie dramatique intitulée *Bienvenue parmi nous*, puis aux côtés de Fanny Ardant dans *Les Beaux Jours*, et avec François Berléand dans *12 ans d'âge*. L'année suivante, on le retrouve à l'affiche de *La Braconnne*. Il joue aussi dans le téléfilm *Marjorie* avec Anne Charrier.

COMÉDIENS

ROMAIN COTTARD



Romain Cottard a commencé sa formation de comédien à l'école le Studio (Jean-Louis Martin-Barbaz) avant d'intégrer le Cours Périmony. Il joue au théâtre sous la direction de Jean-Louis Martin-Barbaz dans *Le*

Songe d'une nuit d'été de Shakespeare et dans le spectacle musical *Du rire aux armes* ; de Stéphane Douret dans *Le Mandat* de Nikolaï Erdman et *Le Dragon* d'Evgueni Schwartz ; de Paul Desveaux dans *Les Brigands* de Schiller ; de Jean-Baptiste Arnal dans *Coup de foudre et maux d'amour* de Gabrielle Laurens et Catherine Robert ; de Benno Besson dans *Cœdipe tyran* (travail sur le texte) ; de Declan Donnellan dans *Andromaque* de Racine et *Ubu roi* de Jarry (à Londres) ; de Denis Podalydès dans *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand ; de Dimitiri Klockenbring dans *Le Misanthrope de Molière* ; et de Laurence Andreini dans *L'Idiot* de Dostoïevski. Il travaille régulièrement avec la Compagnie des Sans Cou et Igor Mendjinsky pour *Hamlet* de Shakespeare, *Rêve* de Wajdi Mouawad, *Masques et nez* et *Idem*, mises en scène Igo Mendjinsky et *J'ai couru comme dans un rêve* (création collective) ; de Yasmina Reza dans *Comment vous raconter la partie*, au Théâtre du Rond-Point.

Il est l'auteur de *La lamentable tragédie du cimetière des éléphants* et *Banquet à Babarville*, deux pièces co-écrites avec Paul Jeanson. Il a joué au cinéma dans *Cézanne et moi* de Danièle Thompson, *Bienvenue à Monte-Carlo* de Thomas Bezucha et dans deux courts métrages.

JAN HAMMENECKER



Comédien amand, Jan Hammenecker travaille alternativement d'un côté ou de l'autre de la frontière : en Belgique avec Charlie Degotte (*Il n'y a aucun mérite*, *Les revues*, *Poppea de Monteverdi*, *Et Dieu !*), Isabelle

Paternotte (*Y a-t-il des tigres au Congo ?*), Ingrid von Wantoch Rekowski (*Marguerite, l'âne et le diable*), Transquinquennal (*Tout Vu*, *Moby Dick (Rehearsed)* – *Orson Welles* d'après Herman Melville), Jean Michel D'Hoop (*Le Village en Flammes*), Xavier Lukowski (autour de Daniil Harms), Oxalys (*Der Tribun* de M. Kagel), et Arne Sierens (*Lacrima*)... En France il a joué récemment avec Christophe Rauck (*Cœur Ardent* d'Alexandre Ostrovski), Nicolas Bigards (*American Tabloid* d'après James Ellroy) et Frédéric Bélier-Garcia (*La cruche cassée* de Henrich von Kleist, *Yakich et Poupatchée* de Hanokh Levin, *La Mouette* de Anton Tchekhov, *La Règle* de Marie N'Diaye, *Les Caprices de Marianne* d'Alfred de Musset.)

Au cinéma, il tourne sous la direction de Jaco Van Dormael dans *Mr Nobody*, et aussi dans *Rois et Reine* d'Arnaud Desplechin, *Malavita* de Luc Besson, *Quand la mer monte...* de Yolande Moreau et Gilles Porte, *Saint Jacques... La Mecque* de Coline Serreau, *Tango Libre* de Frédéric Fonteyne (nommé Meilleur Acteur aux Magritte du Cinéma Belge 2014), *The Broken Circle Breakdown* de Felix van Groeningen (*La Merditude des Choses*), *Mirage d'Amour avec Fanfare* de Hubert Toint et *Cub* de Jonas Govaerts, *Souvenir* de Bavo Defurne, *Home* de Fien Troch.

Il est aussi très sollicité pour des rôles dans des séries télévisées. On a pu le voir notamment dans *Engrenages* de Jean-Marc Brondolo, *Pigalle La Nuit*, *Signature* et *Les Témoins*, de Hervé Hadmar & Marc Herpoux.

COMÉDIENS

JEAN-PAUL MUEL



Jean-Paul Muel débute au Café-Théâtre en 1970 avec *Voltaire's Folies* de Jean-François Prévand. De 1971 à 1975 il participe à tous les spectacles du Grand Magic Circus de Jérôme Savary qu'il retrouvera à Mogador pour *Cyrano de Bergerac* (Ragueneau). Comédien éclectique, il aborde depuis 1976 aussi bien le répertoire classique que contemporain. Il a joué Molière, Shakespeare, Musset, Colette, Lesage, Rostand, Claudel, Pirandello, Loleh Bellon, Jean-Louis Bourdon, Jean-Michel Ribes... Il a été dirigé par Jean-Pierre Vincent, Pierre Franck, Jacques Weber, Daniel Benoin, Pierre Mondy, Gérard Desarthe, Patrice Kerbrat, Louis Do de Lencquesaing, Bernard Murat... Il a abordé le spectacle musical avec les créations d'Alain Marcel : *Les Pédalos*, *La Petite Boutique des horreurs*... Il a joué dans de nombreux spectacles lyriques, notamment *Carmen* de Bizet, mise en scène de Bernard Schmitt et André Serré, au Stade de France, *Lulu* d'Alban Berg, mise en scène de Willy Decker, à l'opéra Bastille, *Babar*, *le petit éléphant* de Francis Poulenc, direction Georges Prêtre, à l'opéra Garnier.

On a pu le voir récemment dans *Good Canary* au Comédia mis en scène par John Malkovich et *Chat en Poche* de Feydeau au Théâtre de Nice, *Le Cid* de Corneille, mise en scène de Sandrine Anglade, *Le Misanthrope* de Molière, mise en scène de Michel Fau, *Les fourberies de Scapin* de Molière, mise en scène de Marc Paquien...

Il a également mis en scène des spectacles comme *La Divine Miss V.* de Mark Hampton ou *Les Grandes filles* de Stéphane Guérin.

Il a participé à plus de cinquante lms de cinéma et de télévision, sous la direction de Jean-Marie Poiré, Nadine Trintignant, Jean-Louis Bertuccelli, Claude Lelouch, Gabriel Aghion...

CHANTAL NEUWIRTH



Formée aux cours Charles Dullin, elle joue au théâtre sous la direction de Anne-Marie Lazarini, Bernard Sobel, Jacques Falquières, Hervé Delafond, Christian Dente, Hervé Colin, Marie France Duverger, Michel Valmer, Gilles Amiot, Stéphane Verrue, Jacques Nichet, Gildas Bourdet, Lucien Pintilie, Ronny Coutteure, Christian Rist, Dominique Pitoiset, Jean-Louis Bourdon, Jacques Lassalle, Marion Bierry, Roger Planchon, Jean-Baptiste Sastre, Christophe Barratier. Sous la direction de Jean-Michel Ribes elle joue dans *Les Brèves de comptoir*, puis *Les Nouvelles Brèves de comptoir*, *L'Enfant do* de Jean-Claude Grumberg. Elle a été nommée trois fois aux Molières pour ses compositions dans *Portrait de famille* de Denise Bonal, *Les Nouvelles Brèves de comptoir* de Jean-Marie Gourio et *Rêver peut-être* de Jean-Claude Grumberg.

Elle a joué récemment dans *Tartuffe* de Molière, mise en scène de Luc Bondy, et *Ivanov* de Tchekhov, mise en scène de Luc Bondy au Théâtre de l'Odéon.

Chantal Neuwirth fait sa première apparition au cinéma en 1980 dans *Rendez-moi ma peau*, puis dans *Profs* de Patrick Schulman. On l'a vue depuis dans une trentaine de films dont *Le Pactole* de Jean-Pierre Mocky, *Rue du départ* de Tony Gatlif, *La Double Vie de Véronique* de Krzysztof Kieslowski, *Ceux qui m'aiment prendront le train* de Patrice Chéreau ou *Un long dimanche de fiançailles* de Jean-Pierre Jeunet, *Gabrielle* de Patrice Chéreau, *Cortex* de Nicolas Boukhrief, *Musée Haut*, *Musée Bas* et *Brèves de comptoir*, réalisés par Jean-Michel Ribes, *La Belle Personne* de Christophe Honoré, *Les Seigneurs* d'Olivier Dahan, *Ni à vendre ni à louer* de Pascal Rabaté... À la télévision, elle apparaît dans les séries *Caméra Café* entre 2001 et 2003, et *Avocats et Associés*. Elle joue également dans de nombreux télé lms.